
Pierre Courroux, *L'Écriture de l'histoire dans les chroniques de langue française (XII^e-XV^e siècles). Les critères de l'historicité médiévale*

thèse de doctorat préparée sous la direction de M^{me} Edina Bozoky et de
M. Claudio Galderisi, soutenue le 6 décembre 2013 à l'université de
Poitiers

Pierre Courroux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/peme/8233>

DOI : 10.4000/peme.8233

ISSN : 2262-5534

Éditeur

Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO)

Référence électronique

Pierre Courroux, « Pierre Courroux, *L'Écriture de l'histoire dans les chroniques de langue française (XII^e-XV^e siècles). Les critères de l'historicité médiévale* », *Perspectives médiévales* [En ligne], 36 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/peme/8233> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/peme.8233>

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2020.

© Perspectives médiévales

Pierre Courroux, *L'Écriture de l'histoire dans les chroniques de langue française (XII^e-XV^e siècles). Les critères de l'historicité médiévale*

thèse de doctorat préparée sous la direction de M^{me} Edina Bozoky et de M. Claudio Galderisi, soutenue le 6 décembre 2013 à l'université de Poitiers

Pierre Courroux

RÉFÉRENCE

Pierre Courroux, *L'Écriture de l'histoire dans les chroniques de langue française (XII^e-XV^e siècles). Les critères de l'historicité médiévale*

NOTE DE L'ÉDITEUR

Jury composé de Mesdames Edina Bozoky (maître de conférences à l'université de Poitiers), Francine Mora-Lebrun (professeur à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines), Elisabeth Van Houts (professeur à l'université de Cambridge – Royaume-Uni) et Messieurs Claudio Galderisi (professeur à l'université Poitiers), Jean-Claude Schmitt (professeur à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales), Jean-Jacques Vincensini (professeur à l'université de Tours).

- 1 Quiconque étudie les chroniqueurs de langue française se trouve face à un bien curieux paradoxe : il existe sur le sujet un grand nombre d'études individuelles, ou bien d'un groupe de chroniqueurs ; pourtant, l'historien manque de concepts généraux adaptés à son thème. Ceux-ci sont soit puisés dans les études sur les romans français, soit dans les

études sur l'historiographie latine. Ces notions cadrent parfois mal avec la réalité des chroniques françaises. Mon travail se conçoit comme un toit sur les nombreuses fondations posées par les études particulières consacrées aux chroniqueurs français ; il a pour ambition de proposer une poétique générale de l'historiographie française du XII^e au XV^e siècle, et des outils conceptuels qui lui soient adaptés.

- 2 Pour retrouver les critères d'historicité propres aux chroniques françaises médiévales, j'ai souhaité étudier des chroniqueurs qui, si l'on excepte Froissart, ont été longtemps mal considérés par les modernes, précisément à cause de leur vision particulière de l'histoire. J'ai souhaité éviter ainsi un premier écueil, celui qui consiste à sélectionner la « quintessence » des chroniques médiévales, sélection canonique telle qu'on peut la retrouver dans le volume de la Pléiade consacré aux chroniqueurs, qui est fondée sur une recherche de la modernité anachronique. Exit donc les Villehardouin, Clari et Joinville, dont les œuvres sont exceptionnelles. Trop d'études ont tiré des conclusions hâtives sur le « style chronistique » de ces historiens à la plume si originale. Quiconque a une longue fréquentation des chroniques de langue françaises sait que le style neutre, froid et impartial des chroniqueurs, que trop d'études opposent au style épique ou au style des romans, n'est qu'une illusion d'optique. À l'aide de cette construction historiographique moderne, on a vite fait de faire passer un chroniqueur français pour un historien au style « impur », mâtiné de romanesque ou d'épique, alors que dès sa naissance, l'historiographie française fut fortement influencée par la chanson de geste et le roman. C'est à ses semblables qu'il faut comparer une chronique vernaculaire, et non aux meilleures des chroniques monastiques latines où à quelques exceptions dans l'historiographie française.
- 3 Traiter un sujet si ample de manière exhaustive est impossible, sauf à vouloir faire une étude sérielle qui n'aurait en rien reflété la variété et la non-normalisation de la production historique médiévale. J'ai donc choisi une démarche différente : chaque siècle est vu par le prisme d'un chroniqueur, qui est à la fois une fenêtre sur son époque (et non un représentant, puisqu'il ne représente rien d'autre que lui-même), et une part de la fresque d'ensemble qu'il est nécessaire de tracer. Un tel choix me permet de laisser une place aux individus, qui représentent la seule échelle valable d'étude de l'historiographie médiévale : chaque chroniqueur a sa propre conception de l'histoire, produit une œuvre unique. Lorsqu'on recherche l'idéal-type du chroniqueur médiéval de langue française, il ne faut pas oublier que ce n'est qu'un outil de connaissance, une catégorisation de l'esprit afin de pouvoir trouver une unité, mais aussi des différences dans un objet d'étude donné. La réalité, qui doit être toujours gardée en vue, ne connaît pas l'idéal-type ; ce que je nomme par commodité conception médiévale de l'histoire n'est qu'un amas de traits individuels qui se distinguent de nos attentes modernes
- 4 Mon choix s'est porté sur cinq chroniqueurs. Benoît de Saint-Maure, Philippe Mousket, Jean d'Outremeuse, Froissart et Monstrelet. Leurs œuvres couvrent les trois siècles et demi de la production des chroniques de langues françaises. Elles contiennent aussi une grande part de la variété de cette production : histoire dynastique, chronique universelle, histoire en vers ou en prose, témoignage direct, traduction du latin, une chronique liée aux Capétiens, une autre liée aux Plantagenêt... De plus, je n'ai pas cherché à forcer le trait de mon étude en n'incluant que les chroniqueurs les plus fantasques aux yeux des critiques (cela aurait été la démarche inverse de ceux qui ne sélectionnent que les plus sérieux) : j'ai mis le sérieux Monstrelet, le fidèle Benoît, aux côtés de l'imaginatif Jean d'Outremeuse, du démiurge Froissart. En cela, ces cinq

œuvres me semblent représentatives, même si leurs auteurs ne parlent jamais que pour eux-mêmes.

- 5 Mon étude commence par une courte première partie qui résume les outils conceptuels hérités de l'Antiquité et de quelques chroniqueurs du haut Moyen Âge. L'historiographie médiévale française, malgré l'indéniable nouveauté de la langue, ne fait pas table rase du passé, bien au contraire. Comme je l'ai souligné, les anciens prônaient déjà une certaine licence historique, liberté de description qui n'était en rien opposée à la vérité des faits. J'ai aussi montré qu'il n'existait pas en langue française de différence décisive entre les mots *chronique* et *estoire*. L'historiographie française n'a pas d'annales, et n'a que très rarement résumé l'histoire à son aspect chronologique : il n'existe pour ainsi dire qu'un genre long, descriptif et narratif, auxquels les mots *geste*, *estoire*, *chronique* se réfèrent.
- 6 Ma seconde partie dresse le vaste tableau de quatre siècles d'écriture historique médiévale de langue française. En suivant la trace des cinq chroniqueurs que j'ai pris comme guides, malgré les ellipses nécessaires, malgré la variété des productions de chaque époque dans laquelle ils s'inscrivent, les grandes évolutions se dessinent en filigrane. Pour interpréter plus aisément les évolutions mises en avant par l'étude des œuvres individuelles, il faut sans cesse se référer à d'autres œuvres d'autres chroniqueurs, que je n'ai pu qu'effleurer sous peine de perdre le fil de l'étude. Ce second corpus, qui est une toile de fond, il fallait l'appréhender de la manière la plus globale possible, tout en tirant une croix d'avance sur la possibilité d'une étude approfondie. Il fallait en tirer de grandes tendances.
- 7 J'ai donc constitué en annexe un répertoire aussi exhaustif que possible des œuvres historiques françaises. Le côté solitaire de l'entreprise, et surtout la forme statistique des résultats explique que je me sois contenté de données assez primaires : vers ou prose, définition de quelques sous-genres historiques, opposition clercs-laïcs, dates et lieux de composition. Il m'a tout de même permis de dégager quelques grandes tendances à l'aune desquelles j'ai pu comparer mes cinq chroniqueurs principaux. Certains points mis en évidence par ce répertoire sont depuis longtemps pressentis ou connus : l'importance de la Flandre et du Nord de la France dans la production des chroniques françaises, par exemple. Il est cependant toujours utile d'avoir des données quantifiables pour confirmer la seule intuition née de la fréquentation des textes anciens. Ce répertoire a aussi mis en évidence quelques phénomènes dont bien peu ont parlé jusqu'à présent : c'est le cas du retour en force du vers dans l'écriture historique après 1230 ainsi que de sa vogue à la toute fin du XIV^e siècle ; c'est encore le cas du rôle des moines qui produisent une grande partie des textes écrits en français au XIV^e siècle.
- 8 Chaque présentation d'un auteur et de son siècle fonctionne selon une forme en « sablier », pourrait-on dire. Chaque chapitre commence par une présentation du contexte général, des phénomènes politiques et sociaux qui peuvent influencer la littérature historique. Cette mise en contexte est nécessaire car la littérature n'existe pas *ex nihilo*, mais ce n'est pas la principale clé de lecture de l'œuvre ; aucune œuvre ne se laisse enfermer dans un cadre de lecture purement politico-social. L'étude se focalise ensuite sur un niveau bien plus restreint : il s'agit de présenter l'auteur et son œuvre dans ce qu'ils ont d'unique, de propre. La vie de l'historien est présentée, car c'est une clé de lecture parmi d'autres pour comprendre une œuvre. Détailler la tradition manuscrite, les éditions, le contenu des œuvres et leurs sources, m'a aussi semblé nécessaire, notamment chez Froissart où ces données permettent de saisir la

polyphonie de l'histoire au travers des différentes réécritures d'une œuvre. Il fallait enfin, dans une étude qui place au cœur du sujet les évolutions de l'historiographie, présenter la réception de chaque œuvre à son époque et sa postérité aux siècles qui suivirent. Une fois l'œuvre individuelle présentée et pesée, elle pouvait servir pour élargir de nouveau le domaine appréhendé par les recherches : c'est une porte ouverte pour comprendre des phénomènes littéraires propres à l'historiographie française. Ces phénomènes sont divers selon les époques et les œuvres considérées, mais le lien entre roman et histoire sert de fil rouge.

- 9 Tout en présentant de manière étendue mon corpus, cette partie livre donc plusieurs réflexions sur la technique et les objectifs des chroniqueurs. Dans la partie sur Benoît de Sainte-Maure, j'ai abordé longuement la question du genre, en proposant plusieurs critères concrets permettant de classer une œuvre sous une dominante romanesque ou historique. Bien sûr, cette question n'est pas définitivement réglée, je n'ai donné qu'une clé de lecture, celle qui est celle que j'ai adoptée dans cette étude. J'ai ensuite tenté de montrer que derrière une unité thématique, les romans d'Antiquité montrent bien des nuances allant du proto-roman à la proto-chronique. Philippe Mousket me permet de souligner la survivance de l'historiographie en vers dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Jean d'Outremeuse, quant à lui, semble un cas d'école ; en répondant aux accusations de G. Kurth à son sujet, j'ai montré qu'il ne pouvait être vu comme un romancier ou un affabulateur. Les *chroniques* de Froissart sont l'occasion d'un retour sur les liens entre histoire et roman, pour souligner la présence du diasystème chronico-romanesque, dont l'évolution sous-tend toute la production historique médiévale de langue française. Enfin, en introduisant Monstrelet, j'ai montré que le manque de talent qu'on lui prête était sûrement immérité, tout comme sa prétendue partialité bourguignonne.
- 10 C'est seulement équipé ainsi par un long parcours au fil des siècles qu'il était possible de se retourner, une fois le chemin terminé, pour contempler l'horizon entier de l'étude d'un seul regard. Il fallait comprendre les évolutions, les particularités de chaque chroniqueur, pour pouvoir les dépasser et les synthétiser. La troisième partie constitue donc l'étude synchronique qui permet de dégager les grands traits de la poétique de l'histoire médiévale de langue française. Comme tout le problème de l'écriture historique tourne autour de la représentation de la réalité et de ses méthodes, parler de l'écriture de l'histoire au Moyen Âge, c'est interroger les trois mimésis dont parlait Paul Ricoeur ; il est possible de faire correspondre ces trois mimésis et la structure de cette troisième partie.
- 11 Je me suis intéressé dans les deux premières sous-parties à ce que Ricoeur nomme la Mimésis I : la référence à l'amont de la création littéraire. Pour les historiens cette référence à l'amont est surtout dans le rapport qu'ils entretiennent avec leurs sources. La sélection des sources s'opère autant selon des critères de vérité que d'après un intérêt narratif. Tout texte est propre à fournir de la matière aux historiens, y compris les plus fabuleux. Les historiens ne sont pas dupes de la nature des sources ainsi utilisées, et ils les soumettent très souvent à un nettoyage historique, enlevant des sources douteuses les éléments opposés aux exigences de l'histoire ou bien les neutralisant par divers procédés que j'ai mis en évidence lorsque j'ai étudié la place du merveilleux dans les chroniques. La dialectique fidélité-invention n'est pas non plus semblable à la nôtre : on voit bien des « inventions fidèles », des faux utilitaires, sources ou actes inventés pour combler un vide, références en trompe-l'œil présentes pour

obtenir la confiance du lecteur. Pour autant, les chroniqueurs ne romancent pas l'histoire : leur rapport aux sources est contraignant, il cadre leur imagination. Leurs inventions suivent elles-mêmes des schémas historiques, et, comme le merveilleux, elles sont souvent cantonnées dans l'ailleurs et l'autrefois.

- 12 Vient ensuite la mimésis II de Ricoeur, qui désigne la manière d'évoquer, de représenter la réalité dans un récit. L'étude de cette mimésis fut le cœur de mon travail, puisqu'elle occupe les 3^e, 4^e et 5^e chapitres de la troisième partie. J'ai choisi une démarche qui s'intéresse d'abord aux opérations de surface dans le 3^e chapitre (les manipulations les plus évidentes, en fonction des objectifs moraux et politiques d'une chronique, en vue d'un effet produit sur le public), avant d'analyser la structure du récit historique dans mon 4^e chapitre (grilles d'interprétation, choix de la cohérence ou de la contingence, dramatisation), pour finir au cœur de ce qu'est la mimésis historique dans mon 5^e chapitre, en s'intéressant aux outils particuliers de l'historien pour reconstruire la réalité référentielle. Cette dernière partie me permet de mettre en avant un style que j'ai nommé par commodité style historique (tout en sachant bien qu'il existe une infinité de nuances dans la plume des historiens). Parmi les principales conclusions de ces chapitres, soulignons tout d'abord l'importance de l'inversion historique et de l'inversion présentielle. L'anachronisme et l'idéalisation sont les corollaires de toutes les manipulations qui ont pour but de faire de l'histoire un miroir plus ou moins déformant du présent. Il faut aussi mettre en avant le sens que les historiens confèrent à leur récit : cependant ils ne sont pas maîtres des *res gestae*, ils ne choisissent pas comme ils l'entendent leur matière. Leur travail n'est pas tant de donner une *senefiance* à des éléments que de les ordonner, de produire un sens par le traitement, le rangement, la présentation d'éléments pré-existants. Ensuite, le récit peut être plus ou moins travaillé selon leur volonté et leur talent. Les chroniqueurs furent des forgerons, travaillant le matériau historique, les événements, pour en faire une œuvre pliée à leurs volontés. Les faits sont parfois éliminés pour plus de cohérence ; ailleurs la contingence est préservée, mais son aspect problématique est désintégré, elle n'est plus qu'une marque du style, du foisonnement historique.
- 13 Les faits conservés intègrent des grilles de lectures assez standardisées, où le hasard et la providence priment, où la chaîne de causalité remonte toujours à une action individuelle, et où les individus sont les seuls objets de l'histoire. Cela explique que les chroniqueurs inventent parfois des causes anecdotiques pour expliquer des phénomènes complexes, preuve s'il en est besoin qu'ils cherchent à comprendre les événements et non seulement à les raconter. Enfin, j'ai tenté de mettre en lumière le triomphe progressif d'une forme de mimésis que j'ai nommée historique, qui évolue entre les XII^e et XV^e siècles. Aux XII^e et XIII^e siècles, cette mimesis est référentielle, car elle est surtout présente par emprunt à d'autres genres ou grâce à la manipulation de marqueurs historiques typiques que sont les indications temporelles (notamment absolues), les noms de lieux et de personnages réels, mais aussi par une utilisation particulière de certains éléments communs à l'histoire et à d'autres genres, comme les discours. Petit à petit, cette mimesis encore assez limitée s'est muée en une mimesis descriptive et exhaustive, plus méticuleuse, parfois même myope tant elle s'intéresse au détail. Pour parvenir à ce résultat, les historiens des XIV^e et XV^e siècles multiplient tout d'abord l'usage des marqueurs historiques ; ils créent aussi une esthétique historique de la description, fondée sur l'effet de réel et l'accumulation des détails vrais

ou vraisemblables. Dans la quête de cette esthétique du détail vécu, les chroniques glissent lentement vers le genre des mémoires.

- 14 Le dernier chapitre de ma troisième partie s'intéresse à la mimésis III de Ricoeur, c'est-à-dire la reconfiguration, reconstruction de la réalité lors de l'acte de lecture. C'est là l'objectif de l'historien : ses artifices stylistiques, mimétiques, ont pour but la recréation du passé aux yeux du lecteur. Non du passé tel qu'il fut, mais d'un passé vraisemblable. La résurrection était du domaine de Dieu, l'historien donne vie à des simulacres, qui s'approchent autant que possible de la vérité passée, grâce à la médiation de son imagination historique. La vérité humaine qu'atteignent les chroniqueurs se construit autour de la notion de fiabilité des sources et de la vraisemblance portée par le style historique. La vérité factuelle reste primordiale, mais elle n'est pas une fin en soi. Les chroniqueurs font sciemment appel à la fiction pour que leur récit de l'histoire s'approche de la vérité supérieure qui donne un sens à l'histoire, grâce à une plus grande vraisemblance et une plus grande cohérence. Le paradoxe n'est qu'apparent, car la fiction n'est pas opposée à l'histoire ni au récit de la réalité : ce qui est opposé au travail de l'historien c'est le mensonge. L'exclamation des historiens médiévaux pourrait être celle de Victor Hugo au début de la *Légende des Siècles* : « La fiction parfois, la falsification jamais », car pour eux comme pour saint Augustin, mentir, c'est : « exprimer une fausseté avec intention de tromper ». Les libertés qu'ils prennent avec les faits ne servent qu'à leur donner les moyens de réactiver le passé par un récit vraisemblable, conforme à leurs projets et aux attentes de leur public.
- 15 Mon approche n'enlève rien à la pertinence d'une approche critique ; elle vient seulement la nuancer, apporter un autre regard. J'ai voulu comprendre et non juger, inviter humblement ces hôtes, les écouter avec attention, selon la formule de Péguy. J'ai tenté de ne pas faire partie de ce que Nietzsche nommait « l'armée des neutres historiens (...) », prêts déjà à regarder venir l'auteur de loin. » La philosophie augustinienne nous apprend que « on ne peut connaître personne sinon par l'amitié », une amitié toute humaniste, qui accepte la critique. C'est cette sympathie pour les chroniqueurs, que j'ai essayé de placer au cœur de mon étude, afin d'élaborer un système compréhensif. Les jugements les plus sévères sur les historiens médiévaux proviennent sans doute d'un oubli de ce qu'est une chronique, de ce qu'était un chroniqueur ; loin des canons de notre histoire moderne, la chronique est une œuvre *littéraire* donnant un récit vrai du passé grâce à la vraisemblance, utilisant parfois la fiction pour obtenir une vérité supérieure. Le chroniqueur est celui qui réactive le passé dans un récit vrai, grâce à ses connaissances autant que par son imagination historique. Cela ne fait pas des chroniqueurs des romanciers ; si Froissart a inspiré Alexandre Dumas et Walter Scott, ses héritiers sont bien plus les historiens romantiques, Augustin Thierry ou Prosper de Barante. Un historien médiéval n'est pas par essence plus naïf ou malhabile que l'historien moderne. Il y eut bien sûr des chroniqueurs plus ou moins doués. Mais on aurait tort de les voir dépassés par les événements ; s'ils soignent l'aspect narratif de leur histoire, c'est qu'à leurs yeux c'est dans un bon récit que repose le cœur de l'histoire, l'art de l'historien : mettre en récit, comme le rappelle Ricoeur, c'est expliquer.

INDEX

Keywords : chronicle, epistemology, historiography

Thèmes : Chronique, Chroniques, Chronique des ducs de Normandie, Chronique rimée, Geste de Liège, Myreur des Histors, Roman de Rou

nomsmotscles Benoît de Sainte-Maure, Wace, Philippe Mousket, Jean d'Outremeuse, Jean Froissart, Enguerrand de Monstrelet, Georges Chastellain

Parole chiave : cronica, epistemologia, storiografia

Mots-clés : chronique, épistémologie, historiographie